

# MICHEL TRINQUAND A DIEN-BIEN-PHU



I

Article de la revue *Ecclésia*  
N° 190 de janvier 1965

# **A DIEN-BIEN-PHU**

**Nous étions cinq aumôniers**

**PAR MICHEL TRINQUAND**

**C'ETAIT le 11 février 1954...**

Reproduction du texte édité dans **ECCLESIA**, n° 190, de Janvier 1965

# A DIEN-BIEN-PHU

**Nous étions cinq aumôniers**

**PAR MICHEL TRINQUAND**

Qu'on imagine un nombre d'hommes dans les chaînes et tous condamnés à la mort. Dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres. Ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes. »

**PASCAL- Pensée 199**

---

## I

C'ETAIT le 11 février 1954. Dans un lent mouvement, le Dakota se pencha sur la gauche, je fus obligé de me retenir à l'osier des bonbonnes et aux cordages qui les amarraient à la carlingue. Il n'y avait pas de charmante hôtesse pour nous dire : « Attachez vos ceintures », il n'y avait d'ailleurs pas de ceinture ni de fauteuil, signe que nous appartenions à présent à un monde masculin, guerrier et sans confort.

« Dien-bien-phu », dit quelqu'un. Nous glissions à présent au-dessous des nuages. En me penchant, je pus voir, tranchant sur la végétation épaisse des montagnes qui l'entouraient, une plaine poussiéreuse ocre et jaune, coupée en deux par le serpent d'une rivière. Elle était sillonnée en tous sens de tranchées, de chemins. On voyait s'agiter sur ceux-ci des insectes qui étaient les hommes que je venais rejoindre. Deux fois, nous virâmes au-dessus d'elle avant de filer à basse altitude vers la piste métallique. A peine étions-nous immobiles que déjà des camions venaient vers nous pour décharger l'appareil ; il fallait faire vite, d'autres suivaient.

Un capitaine et un lieutenant étaient comme moi destinés à la 13<sup>ème</sup> demi-brigade de Légion étrangère. Notre destin

n'est pas marqué sur notre visage. Rien ne semblait indiquer quelles aventures nous allions vivre ensemble.

Six semaines plus tard, le capitaine tombait sur Éliane, la mitrailleuse à la main, en défendant son poste de commandement submergé par "les troupes d'assaut. Le lieutenant devait être, avec moi, l'un des quatre survivants de l'État-major de la demi-brigade. Quelques années plus tard, il entra en religion.

La guerre d'Indochine était lointaine et n'intéressait pas l'opinion française, et son aspect colonial faisait que beaucoup la considéraient comme injuste. Plusieurs de mes confrères ne m'ont-ils pas dit, avant mon départ, que je les scandalisais ? Les évêques français n'autorisaient que difficilement leurs prêtres à s'engager comme aumôniers dans les forces françaises d'Extrême-Orient. Je dus insister durant trois ans avant d'obtenir cette permission, et pourtant, ayant plusieurs membres de ma famille combattant là-bas, je savais que les prêtres manquaient aussi parmi eux.

Comme l'affirme saint François de Sales : « C'est une erreur, une hérésie de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats » (Introduction, chapitre III).

## II

Le père Heinrich me reçut. Il était là depuis quelques semaines avec le 3<sup>e</sup> Régiment étranger d'infanterie.

Dix-huit mois de séjour en Indochine l'avaient déjà bien fatigué et il était encore convalescent d'une amibiase. Toutefois, il avait l'assurance que confère une expérience déjà longue dans le milieu très particulier des militaires de métier et son solide bon sens faisait de lui un compagnon sur lequel on pouvait compter.

Un jeune aumônier parachutiste était là également et avait sauté en novembre 1953 avec les premiers bataillons et attendait avec quelque impatience de repartir pour Hanoï. Il était en fin de séjour et les opérations qu'il avait faites avec le groupement parachutiste du colonel Langlais autour de la cuvette avaient mis ses nerfs à rude épreuve. Il nous quitta peu de jours après mon arrivée. Nous restions deux, ce qui aurait été peu si des circonstances providentielles n'avaient amené deux autres prêtres, des civils, ceux-là. Voici comment : deux ans auparavant, le père Guidon, des Missions Étrangères de Paris, qui se trouvait en Indochine depuis seize ans, avait été envoyé en compagnie du père Guéry à Laïchau. Ils étaient les premiers missionnaires chrétiens dans une région qui ne comptait pas un seul baptisé. Ils avaient ouvert une école, mais leur action n'avait pas encore porté ses fruits que la guerre pénétrait dans ces montagnes paisibles jusqu'alors.

Au début de décembre 1953, les militaires qui se trouvaient à Laïchau et une partie de la population se replièrent sur Dien-bien-phu. Les deux missionnaires accompagnèrent leurs élèves. L'insécurité s'accroissant de jour en jour, l'autorité militaire leur imposa de venir passer la nuit dans le camp retranché. Chaque jour, ils retournaient chez les villageois qui s'étaient installés aux environs. Ils espéraient même faire un premier baptême à Pâques. Mais le Viet était là. Un jour, leur catéchumène disparut. Il ne leur était d'ailleurs plus possible d'agir en tant que missionnaires. Ils furent, de ce fait, disponibles pour le service

des catholiques dispersés un peu partout dans les différentes unités. Leur connaissance de la langue vietnamienne rendra de grands services, Heinrich et moi n'étions pas capables de parler dans leur langue aux soldats autochtones, dont beaucoup étaient catholiques.

## III

Il faut en effet se rendre compte du caractère hétérogène, du point de vue ethnique et religieux, de cette armée qui combattait sous le commandement français pour une cause qui n'était pas essentiellement française. L'Asie était représentée par les Vietnamiens, nombreux dans toutes les unités parachutistes, et aussi par deux bataillons thaï ; l'Afrique par plusieurs bataillons marocains et algériens et par un groupe d'artillerie sénégalais ; l'Europe par des bataillons parachutistes français et étrangers, par les bataillons d'infanterie de la Légion étrangère qui comptaient dans leurs rangs beaucoup d'Allemands, mais aussi un grand nombre d'Italiens, d'Espagnols, de Français, de Belges, de Suisses et même quelques Hongrois, Polonais, Yougoslaves. La simple énumération que nous venons de faire montre que, sur le plan religieux, toutes les grandes

familles spirituelles étaient représentées : le bouddhisme, l'islamisme, le christianisme, et j'ai même connu un Israélite. Sur les dix-sept mille hommes qui ont combattu à Dien-bien-phu, la moitié environ devaient être des baptisés, et, parmi ceux-ci, dans la Légion, nombre de luthériens allemands. Les catholiques se trouvaient dispersés en plus ou moins grand nombre entre les unités, puisque la totalité des officiers étaient français.

Ces détails sont donnés pour faire comprendre à ceux qui liront ces lignes que la tâche était complexe pour les aumôniers du seul fait de ce manque d'homogénéité.

## IV

HEINRICH était le responsable de l'aumônerie et le général, alors colonel, de Castries l'avait enlevé au 3<sup>e</sup> R.E.İ. en

garnison à 6 km de là, à Isabelle, pour le faire venir à son état-major, à Dien-bien-phu.

Le père Guidon prit sa place. Son regard malicieux de Pyrénéen, sa longue barbe noire, sa haute taille, en même temps que sa grande connaissance du pays, faisaient de lui un personnage que tous écoutaient avec grand respect, prisonniers et gardiens, je l'ai constaté souvent au cours de notre captivité commune. Pendant la bataille, nous étions séparés de lui totalement, les seules liaisons se faisant par radio.

Il eut pour compagnon le pasteur Tissot ; celui-ci, sachant la bataille sérieusement engagée, avait quitté Hanoï pour tomber du ciel au milieu de nous. Les aumôniers protestants, trop peu nombreux, ne pouvaient pas être partout à la fois. Il voulait être là où l'on risquait le plus.

Ceux qui ont connu celui que nous appelions fraternellement « pasteur » gardent le souvenir de son calme courage et surtout de la certitude qu'il donnait aux croyants que le Christ était avec lui. Sans même dire un mot, par la seule tendresse de son regard, la douceur de son sourire et la simplicité avec laquelle il rendait service, même lorsque, blessé par un éclat d'obus au bras, il n'avait qu'une seule main valide ; l'incroyant était obligé de deviner qu'une force le soutenait qui venait d'au-delà de lui-même. Prisonniers, le chef de notre convoi avait chargé les aumôniers de brancarder durant plusieurs jours un blessé, et le pasteur voulait toujours prendre sa part de notre fardeau, alors que sa blessure aurait pu l'en dispenser, et sans jamais laisser voir la fatigue qui l'accablait comme nous tous. En Français catholiques conscients et organisés, nous aimions à rouspéter et à qualifier de noms peu honorables les braves bodoï qui nous escortaient. Notre ami souriait, mais ne disait mot.

Un jour, au cours d'un interrogatoire où le commissaire politique, qui ne comprenait pas bien ce que nous étions venus faire dans cette galère, lui demandait :

— Mais expliquez-moi ce que vous faisiez à Dien-bien-phu, quel était votre rôle ?

Il répondit :

— Pour que vous puissiez le comprendre, il faudrait d'abord que vous croyiez au Christ.

Malheureusement, cela ne dépendait pas de lui, car, à ces hommes convaincus que le matérialisme dialectique explique tout, comment faire comprendre la place que tient le prêtre ou le pasteur parmi les chrétiens ?

Le père Guéry, compagnon de mission du père Guidon, se trouvait avec Heinrich et moi-même à Dien-bien-phu. Venu en Indochine depuis peu, il gardait encore toute l'ardeur de la jeunesse et conservait un souvenir enchanteur des deux années passées chez les Thaï de Laïchau. Il n'était venu que pour faire connaître l'Évangile à des populations aux mœurs paisibles, vivant encore comme nos ancêtres les Gaulois au temps de César. Plongé d'un seul coup en pleine bataille, lui qui n'avait pas fait de service militaire, il sut s'adapter à cette situation assez déroutante pour les plus aguerris. Vivre nuit et jour dans l'attente du projectile qui doit vous mettre au nombre de ceux que l'on enterre à la sauvette lorsque la nuit est venue.

Heinrich, Trinquand, Guidon, Guéry, avec le pasteur Tissot, se trouvaient là pour dire bien plus par leur présence que par leurs paroles que le Christ est venu parmi les hommes pour donner un sens à leur vie, même si celle-ci, vouée à la violence, semble déboucher dans l'absurde. Il y aurait beaucoup à dire sur cette présence du prêtre parmi les combattants, car le rôle des aumôniers dans les armées est souvent bien mal compris, même de certains croyants. Quoi qu'il en soit, le prêtre, au milieu des combattants, se trouve dans une situation très particulière. Tout à la fois difficile et exaltante. Difficile, car la force mise au service d'une cause juste — ou jugée telle — risque bien souvent de dégénérer en brutalité et même en violence. Exaltante, car il partage la vie, les fatigues et les dangers d'autres hommes bien plus que dans le ministère normal. Il est à même d'entrer en contact avec des âmes qui se posent le problème existentiel, celui du sens de la vie et de la mort. Tandis que le message évangélique n'a que peu d'écho dans un

monde confortable, combien il prend son sens dans l'atmosphère tragique d'une bataille.

## V

**A**u cours des mois de janvier et février, les troupes vécurent une vie normale, partagées entre les travaux d'organisation du terrain et les reconnaissances aux environs pour tâter l'adversaire. Il n'y avait alors que de rares combats et peu meurtriers. Les aumôniers pouvaient remplir leur rôle facilement. Il s'agissait surtout de faire connaissance, d'accompagner les unités dans leur sortie, de célébrer des messes aux différents points du camp retranché.

Le soldat aime honorer ses camarades tombés. Lorsqu'un bataillon avait quelques tués, tous ceux qui le pouvaient venaient prendre part aux prières que l'Église disait pour eux. Les morts, durant cette période, n'étaient pas enterrés sur place, mais transportés par avion jusqu'à Hanoï.

C'est au milieu de mars que le drame se noua, le samedi 13, en fin d'après-midi. Le général Giap lança sa première attaque, faisant entrer en action, pour la première fois, toute son artillerie. Et, durant cinquante-cinq jours, le bombardement ne cessa que durant quelques heures, certains matins. Chaque jour augmenta le lot des deuils et des souffrances. Les morts furent ensevelis sur place. Les blessés s'entassèrent dans des abris trop étroits, les évacuations étant impossibles.

À partir de ce 13 mars et durant plus de deux mois, les prêtres gardèrent sans cesse sur eux des hosties consacrées. Il n'était pas possible d'agir autrement si l'on voulait être en mesure de donner la communion à ceux qui le désiraient, les messes ne pouvant être célébrées que dans des trous étroits où l'assistance ne pouvait être que très réduite, et il fallait aussi penser au viatique pour les mourants.

L'Église de France a pris l'habitude des pourcentages et des statistiques, mais, dans le cas présent, il n'est pas question d'en faire. Dire combien vécurent et moururent en chrétiens durant ces semaines est impossible, mais l'on peut apporter quelques faits qui

montreront que beaucoup, parmi les baptisés, surent maintenir ou même retrouver leur vie d'enfant de Dieu, « cet esprit d'adoption qui nous fait dire « Père ».

## VI

**N**ous allons conter ici un fait, non pas tant parce qu'il fut tragique, tant d'autres l'ont été. Mais parce que, après dix ans, il demeure très vivant dans notre mémoire et qu'il montre de quelle manière dépouillée et directe s'accomplissait le ministère des aumôniers à Dien-bien-phu.

C'était dans l'après-midi du 13 avril, le Mardi Saint. Une batterie d'artillerie coloniale se trouvait alors en position à 500 mètres du P.C. de la 13° D.B.L.E. où je me trouvais. Les explosions ne cessaient pas au-dehors. Sonnerie du téléphone. Le commandant Vadot décroche, écoute et répond :

— Entendu, je vous l'envoie.

Et, se tournant vers moi, il me dit :

— Padré <sup>(1)</sup>, on vous demande chez les artilleurs.

Personne n'avait mis le nez dehors depuis plus d'une heure. Je mets mon casque et me retrouve en plein air. Respirant à grands coups, je constate, une fois de plus, que si, au-dehors, les explosions sont plus sèches et cinglantes, elles sont, à tout prendre, moins inquiétantes que lorsque l'on est sous terre. Le sifflement qui prélude aux arrivées est mieux perçu et permet de savoir si l'obus vous est ou non destiné. Je me rends compte très vite que la plupart des obus tombent juste sur la position de batterie. Pas âme qui vive. Rien ne bouge à la surface du sol. Tout le monde est terré.

Un chemin qui a dû être autrefois une des rues du village de Dien-bien-phu se dirige vers la batterie. Le plus simple est de le suivre, car les boyaux sont discontinus et les barbelés plantés un peu partout. Les obus arrivent par paquets de deux ou trois avec des intervalles, entre chaque rafale, de vingt ou trente secondes. Je marche lentement pour m'approcher de la zone bombardée :

<sup>1</sup> Terme familial par lequel on désigne l'aumônier à la Légion.

faisons confiance aux artilleurs viets, s'ils dérèglent leur tir, à la grâce de Dieu. Les dépôts d'obus de la batterie sont en train d'exploser comme au ralenti. De temps à autre, une explosion sourde vient s'ajouter au fracas des arrivées et des obus inertes, sans fusée,

parsèment le sol, projetés parfois à de grandes distances. Tout cela fait beaucoup de bruit et de fumée, une sorte d'apocalypse en miniature. Le paysage lunaire de la cuvette, en comparaison de ce qui se passe sur cette position, semble paisible.

Je suis à présent au bord d'une tranchée étroite et profonde qui doit relier entre eux les différents alvéoles où sont nichées les pièces de 105. Un pied de chaque côté, je me penche en avant pour sauter au fond, en prenant appui sur les mains. Il est temps, avec un bruit d'avion à réaction, le train d'obus arrive, mais, à la dernière seconde, je me redresse. La tranchée n'est pas vide, des hommes sont couchés au fond, des canonniers noirs que cette apparition au-dessus de leur tête fait sourire largement, surtout que les obus viennent d'exploser à quelques dizaines de mètres, et cela nous donne vingt secondes pour respirer. Les éclats sont venus bourdonner autour de moi. Les hommes se serrent pour me permettre de descendre auprès d'eux. Beaucoup sont catholiques. Je me souviens à cet instant de la messe célébrée dans leur position primitive, il y a quelques semaines. Bref instant où l'on éprouve la joie de partager tout à la fois les mêmes dangers et la même espérance.

Le P.C. de batterie n'est pas loin. C'est là que l'on m'attend. Lorsque je pénètre dans cet abri mal enterré et divisé en deux chambres, j'entends plus que je ne vois — il fait sombre — un officier qui, par téléphone, rend compte à un supérieur de ce qui se passe ici. Un obus a traversé la couche d'éclatement qui recouvre les madriers formant le plafond. Il a éclaté, faisant des blessés légers et atteignant gravement le lieutenant qui commande cette batterie.

A présent que mes yeux sont habitués à la

pénombre, je vois celui qui parle. C'est un très jeune sous-lieutenant. Il achève son rapport, répondant avec un peu d'impatience aux questions qui lui sont posées. L'on sent que les six hommes qui sont là viennent d'être plongés d'un coup en plein drame et qu'ils sont encore sous le choc. Ce sont tous des Français. Leurs vêtements et leurs visages sont couverts de cette poussière grise qui fait ressembler de plus en plus ceux qui sont encore debout à ceux qui sont déjà couchés sous la terre. Au reste, il n'y a plus ici d'hommes de race jaune, noire, blanche. Nous appartenons tous à la race grisâtre de l'angoisse et de la misère.

Les blessés sont dans l'autre chambre. Ceux qui ne sont que légèrement atteints sont assis par terre, adossés aux parois. Le lieutenant est allongé sur son lit de camp, à plat ventre, le torse nu. Une plaie profonde barre en travers son dos sur toute la largeur. Les infirmiers ne sont pas encore arrivés. Personne ici n'a osé toucher à une plaie aussi impressionnante. Agenouillé à la tête de son lit, je veux lui parler. C'est lui qui prend la parole :

— Merci d'être venu, je veux me confesser.

Et, sans tenir compte de la présence de ses subordonnés qui, du fait de l'exiguïté de l'abri, sont à ses côtés, il commence sa confession d'une voix ferme.

Je l'interromps aussitôt :

— Mon petit, vos fautes sont déjà pardonnées, puisque vous les regrettez. Quant à me les dire, les circonstances vous dispensent de le faire. Vous allez recevoir l'absolution, et le plus important pour vous, c'est de communier. J'ai des hosties consacrées sur moi.

Il acquiesce. Je sens qu'il n'avait pas envisagé que les choses se passeraient de cette manière. Tant il est vrai que, devant le danger de mort, beaucoup de catholiques attachent plus d'importance à l'absolution qu'à l'eucharistie. Question d'éducation première, où le juridisme passe trop souvent avant l'amour.

J'ai dit sans réfléchir : « Mon petit » à cet homme qui n'est pas tellement plus jeune que



moi. Le voisinage de la mort rend à celui qui se soumet à son emprise cette simplicité de l'enfance dont le Christ dit que, sans elle, on n'entre pas dans le Royaume, et cette simplicité est perceptible dans le dénuement tragique de ce lieu et de ces hommes.

Il reçoit un fragment d'hostie

— nous en sommes avares, les réserves sont minces — et le silence du recueillement pénètre tous ceux qui sont présents, malgré le fracas des explosions plus ou moins proches et qui font descendre sur nous l'impalpable poussière. Sur la cantine qui est auprès du lit, j'ai vu l'inscription : « Lieutenant Brunbrouck », c'est ainsi que je connus son nom. Et je reste là, à attendre je ne sais quoi, la venue des infirmiers, sans doute. Le sang ne coule presque pas de la blessure qui, pourtant, est si profonde et si longue, qui attire les regards de tous.

Quelques minutes passent, et puis le silence est brisé. L'un de ceux qui sont assis le long de la paroi me dit :

— Mon père, vous n'auriez pas un livre, je ne peux pas me rappeler mes prières ?

Cette demande inattendue me fait comprendre que ceux qui sont là, en silence, prient ou voudraient prier. J'essaie de leur dire quelques mots sur la prière, qui est surtout un acte de confiance en Dieu notre Père.

Le blessé qui, jusque-là, était resté cloué sur sa couche sans bouger, fait effort pour se redresser sur ses avant-bras. Il souffre, mais veut parler une dernière fois à ses hommes avant de les quitter. D'une voix encore forte, il leur rappelle qu'ils sont là pour se battre et que, lui parti, il faudra continuer à le faire jusqu'au bout. Il évoque cette nuit du 31 mars dont ils sont particulièrement fiers : les trois compagnies de tirailleurs qui se trouvaient en avant de leur position avaient été submergées. Ils avaient, eux, artilleurs, avec leur pièce tirant à 150 mètres devant eux, stoppé les troupes d'assaut. Je n'ai pas gardé le souvenir exact des paroles qu'il a prononcées à ce moment, mais je me souviens parfaitement de leur véhémence, leur violence m'étonna, après le recueillement qui avait suivi sa communion. Avec le recul du temps, je pense qu'il a

employé le langage le plus approprié à ceux à qui il s'adressait et qu'il connaissait si bien, vivant parmi eux depuis plusieurs semaines. Il voulait encore et jusqu'à la limite de ses forces remplir sa mission de chef de guerre. Ses hommes lui répondirent sur le même ton, et dans ce misérable abri, passa un souffle épique. Le bombardement continuait à la même cadence et de même les explosions intermittentes des soutes à munitions, lorsqu'un infirmier apparut avec les brancardiers pour faire évacuer le blessé sur l'antenne chirurgicale. Mon rôle était terminé. Comme chaque fois qu'ils ont à s'occuper d'un grand blessé, ils commencèrent par lui faire une piqûre qui le délivre de la souffrance en même temps que de la conscience.

Et je m'éloignai par le même chemin, Aujourd'hui, je voudrais avoir la plume de saint Augustin pour confesser devant les hommes l'étrange bonheur qui nous saisissait au soir de certaines journées comme celle-là. Dans ce champ de carnage où, seules régnaient l'angoisse et la mort, l'espérance continuait de fleurir par la grâce du Christ qui, cloué à la croix, donnait un sens à tant de souffrances et de courage.

Le lieutenant Brunbrouck mourut dans la nuit, et le lendemain matin, alors qu'un calme temporaire s'était fait dans la zone si sévèrement bombardée la veille et que l'on travaillait ferme à remettre en état la position, je suis revenu dire bonjour aux artilleurs coloniaux. Le sous-lieutenant me dit :

— Je voudrais voir encore une fois Brunbrouck.

Je lui proposai d'aller avec lui jusqu'à l'antenne chirurgicale. Chemin faisant, il me dit que, pour lui, cette mort était une grande épreuve. Brunbrouck était depuis plusieurs mois son compagnon et il perdait en lui un frère aîné. Les corps de ceux qui étaient morts durant la nuit dans les abris de l'antenne étaient rangés en plein air, au nombre d'une dizaine, à même le sol en attendant d'être ensevelis à quelques mètres de là, sur les bords de la Nam-Youn. Le spectacle de ces morts à l'abandon, nous en



avons pris peu à peu l'habitude, il fallait souvent attendre la nuit pour les enterrer sans risquer de faire déclencher un tir. Cependant, mon compagnon se mit à pleurer en reconnaissant son ami toujours étendu à plat ventre, le visage contre terre ; c'est du reste cette position qui nous permit de le reconnaître car la décomposition faisait rapidement son œuvre en cette atmosphère chaude. Il me dit :

— Mon père, je ne peux plus croire à rien.

D'abord interloqué, je lui répondis après un silence :

— Je pense que c'est à présent que vous pourrez croire vraiment.

Relevant la tête, il dit à voix basse :

— Je le souhaite.

Je murmurai la prière écrite par cet autre lieutenant qui tomba couché, lui aussi, face contre terre sur les bords de la Marne, quarante ans plus tôt : « *Heureux ceux qui sont [morts dans les grandes batailles, Couchés dessus le sol à la face de Dieu.* » Les nuits d'attaque — l'ennemi attaquait toujours la nuit — c'est la prière des agonisants que je lisais à voix basse dans le P. C. où le drame se trouvait répercuté par la radio et le téléphone : « Frères bien-aimés, je vous recommande à Dieu tout-puissant, je vous confie à celui dont vous êtes la créature, afin qu'après avoir payé par la mort la dette que l'homme à contractée, vous retourniez à votre Créateur qui vous a formé du limon de la terre. »

## VII

**L**A semaine Sainte se situe à peu près au centre de cette période des grands combats. Ce fut certainement pour beaucoup un temps de conversion. A cette époque, les assauts de Giap avaient déjà considérablement réduit le périmètre du camp retranché. Mais la résistance était encore solidement organisée et il nous était possible de circuler. Dans les semaines suivantes, cela fut plus difficile, pour devenir totalement impossible dans les derniers jours. Nous avons été témoins alors d'une sorte d'incubation de la réflexion religieuse chez beaucoup de ceux que nous rencontrions. Il serait faux de penser que

c'est seulement la crainte de la mort qui les amenait à revenir à une foi tombée dans l'oubli, car ces hommes menaient une vie dangereuse depuis longtemps déjà, mais jamais dans les conditions qu'ils trouvèrent à Dien-bien-phu. Il faut que le lecteur comprenne bien que, dans la longue histoire des guerres, il n'y eut que peu de situations comparables à celles que trouvaient les combattants dont nous étions les aumôniers. Normalement, lorsqu'une unité a été engagée durant quelques jours dans des combats meurtriers, on l'envoie au repos ou du moins dans un lieu, moins éprouvant. Là, les hommes, se trouvant dans une autre ambiance, oublient assez vite ce qu'ils ont subi. Ici, durant deux mois, il n'y eut jamais de détente. Sans cesse il fallait subir les bombardements et repousser les assauts, voir mourir ses meilleurs camarades, vivre à côté des blessés qu'il était impossible d'évacuer, avoir sans cesse devant les yeux ce spectacle de la misérable condition humaine que les civilisations se sont toujours efforcées de cacher de leur mieux et de faire oublier par toutes sortes d'artifices. Cela fait terriblement réfléchir, même les moins portés à la réflexion. Ici le divertissement, au sens pascalien du mot, était devenu impossible et c'est pourquoi, peu à peu, à mesure que le temps s'écoulait, la nécessité de s'établir dans une espérance plus forte que la, mort s'imposait au grand nombre. Ceux qui avaient eu dans, leur enfance un contact avec le Christ revenaient à Lui, notre ministère nous a permis de le constater souvent, mais il est certain que parmi ceux qui n'eurent pas de contact avec nous, ce cheminement vers le salut se produisit d'une manière ou d'une autre.

## VIII

**D**ans son livre sur Dien-bien-phu, le général Langlais, soldat sans peur, chef efficace et chrétien convaincu, a écrit : « Il faut bien aussi reconnaître que notre aumônier prêchait plutôt résignation qu'espoir. » Étant donné que c'est, moi qu'il voyait le plus souvent, on peut penser que je suis responsable de ce jugement qui est exact jusqu'à un certain point. Car j'ai été, dès le

début, très pessimiste sur l'issue de la bataille. Disons ici que le colonel Gaucher, ainsi que trois officiers, avaient été tués auprès de moi la première nuit d'attaque, et le lendemain matin j'avais accompagné le médecin capitaine Ledamany et les brancardiers qui étaient allés, avec la permission de l'adversaire, relever les blessés gisant sur le centre de résistance « Béatrice ». Le spectacle de cette position, que je connaissais bien, tenue par un bataillon de la 13<sup>ème</sup> D.B.L.E. et qui n'avait pu tenir que quatre heures, m'avait tout de suite fixé sur le peu de chance qu'il nous restait de pouvoir résister indéfiniment à un ennemi aussi décidé que bien armé.

Deux jours plus tard, les confidences que j'avais reçues du colonel Pirot peu de temps avant qu'il ne se suicidât, m'avaient confirmé dans cette idée. Nous étions très mal partis pour combattre victorieusement. Ce qui m'étonne encore aujourd'hui, ce n'est pas l'écrasement subi par nous, mais bien plutôt que les divisions de Giap aient mis près de deux mois à le réaliser.

L'optimisme et le pessimisme peuvent se situer à différents niveaux. Pour nous, aumôniers, pessimistes quant à l'agitation de surface que représentait la bataille elle-même, nous étions profondément optimistes quant au travail qui se faisait en profondeur dans le cœur des combattants. Comment aurions-nous pu oublier que, pour le disciple du Christ, l'optimisme c'est de savoir « *qu'en définitive tout est utile au bien de ceux qui aiment Dieu* ».

Ce pessimisme, je l'ai fait paraître devant des chefs haut placés. L'autorité dont on est dépositaire n'impose-t-elle pas de voir clairement les situations ? Mais, devant les subalternes, je n'ai jamais laissé entrevoir le fond de ma pensée. Il fallait, au contraire, se montrer confiant auprès de ces braves garçons qui donnaient quotidiennement des preuves remarquables d'abnégation et qui, du reste, faisaient confiance au commandement et ne mettaient pas en doute la raison d'être de leur sacrifice.

On a dit que c'était une armée de mercenaires qui combattaient contre l'armée

d'un peuple luttant pour sa liberté. Même si cela était vrai, ce qui est très discutable, le chrétien ne peut oublier que ces mercenaires ont une âme et qu'au reste les mercenaires en général se recrutent parmi les hommes que la vie, lorsque ce n'est pas la société, a particulièrement malmenés. Je garde le souvenir de la grande humanité dont beaucoup faisaient preuve et qui était le signe qu'eux-mêmes savaient ce qu'était la souffrance. Rien n'est simple dans l'homme et les situations tragiques que l'on rencontre à la guerre font mieux percevoir cette complexité.

## IX

JE pense avoir suffisamment parlé moi-même et je veux, pour terminer, laisser la parole à un combattant qui raconte, d'une manière pittoresque, comment il fit ses Pâques, C'est le sergent Kubiak, de la 13<sup>ème</sup> D.B.L.E. qui parle.

Ce sergent est mort quelques années après son retour en France. Dans ses papiers l'on retrouva, parmi d'autres, le récit que l'on va lire et qui parut dans « Képi blanc » en décembre 1962. Disons tout de suite que l'attitude de l'aumônier dont il parle n'était pas inspirée par une sottise bravade, mais le fait que les abris étant surpeuplés, il fallait, pour recevoir tranquillement les pénitents, se mettre à la surface du sol qui était toujours à peu près déserte.

« C'est Pâques. En fait d'œufs, c'est une vraie pluie ! Hélas ! ce ne sont pas des cadeaux du ciel et ces œufs-là font trop mal en tombant pour pouvoir nous rappeler nos jeunes années.

« Une note de service circule parmi nous, signalant que ceux qui veulent communier peuvent le faire et venir se confesser par petits groupes. Je suis catholique, aussi je demande l'autorisation de faire mes Pâques et celle-ci m'est aussitôt accordée. On m'indique que je n'ai qu'à aller trouver l'aumônier vers 11 heures, car les mouvements sont réglés de telle sorte qu'une brusque affluence ne risque pas de provoquer des accidents.

« A l'heure dite, la mitraille fait rage et

j'emprunte avec soin les tranchées pour me rendre au blockhaus où se trouve l'aumônier. C'est un petit parcours, à vrai dire, mais j'évite tout de même de m'exposer inutilement. J'arrive sans mal pour trouver l'aumônier qui attend, très décontracté, assis sur son abri... Alors que je prenais toutes les précautions d'usage, il était là, tranquillement, à découvert, se moquant des obus. Je l'admire sincèrement : c'est ce qu'on peut appeler un gars « gonflé » !...

« Par la suite, lorsque Dien-bien-phu tomba aux mains de l'ennemi, les Viets se chargèrent de faire souffrir à l'aumônier toutes sortes de méchancetés, et le laissèrent, seul, de corvée pour aller chercher l'eau pour tous les blessés. Il faut avoir été sur place pour se rendre compte de ce que représentait ce travail : il devait aller jusqu'à la rivière avec, sur l'épaule, un bambou et deux jerricans, les remplir — 40 litres — et revenir distribuer l'eau dans toutes les tentes. Parfois, à la nuit tombée, épuisé par toutes ces allées et venues, le Père travaillait encore à d'autres tâches. Mais son sourire ne le quittait jamais. Il ne se plaignait jamais, au contraire, et chaque fois qu'il réussissait à se procurer un biscuit, c'était automatiquement pour un blessé.

« Je n'ai jamais eu de nouvelles de lui par la suite et je me demande ce qu'il est devenu. Mais, s'il est encore vivant, il voudra bien me pardonner d'avoir tenu à parler de lui. »

Kubiak avait raison de craindre pour la vie des aumôniers, dans la bataille meurtrière. La captivité fut encore plus dure, mais cela est une tout autre histoire.

## X

**D**E ces jours de bataille il me reste : la certitude que la grâce de Dieu

utilise bien souvent des cheminements déroutants pour nous atteindre. La conviction que l'Évangile n'a pas été lancé à travers le monde à l'usage exclusif des âmes sentimentales et tendres comme voudraient le croire certains mais qu'il prend tout son relief lorsque la condition de l'homme dépouillée de tout ce qui orne sa vie apparaît dans sa terrible nudité.

La découverte que la Paix est un bien particulièrement précieux, mais que c'est du simplisme que de penser qu'elle consiste en l'absence de lutte ouverte entre les peuples. La colombe de Picasso que les Viets

ont remis aux survivants de la captivité est l'emblème de cet ersatz de la Paix.

Le Christ, avant de marcher au Calvaire et d'envoyer ses apôtres au martyr, leur a dit : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur cesse de se troubler et de craindre. » In 14.27.

Nous sommes fiers de pouvoir dire, l'ayant expérimenté, que cette Paix du Christ se trouve aussi au milieu des batailles pour ceux qui s'efforcent d'aimer même ceux qu'ils sont obligés de combattre.

Quant aux soldats nombreux, sans doute, qui n'ont pas su trouver cette Paix du Christ, nous pouvons avec Charles Péguy les confier à celui qui veut sauver tous les Fils d'Ève, la première mortelle :

*Mères, voici vos fils qui se sont tant battus.  
Vous les voyez couchés parmi les nations.  
Que Dieu ménage un peu ces être débattus  
Ces cœurs pleins de tristesse et d'hésitation.*

Misy-sur-Yonne, août 1964.

Reproduction du texte édité dans  
**ECCLESIA**, n° 190, de Janvier 1965